

# Ayahuasca : biocognitivism et dangers

Par Jeremy Narby

Il y a 500 ans, les Européens sont arrivés sur le continent américain et ont commencé à le dépeupler. Le premier point de rencontre est l'île qui s'appelle actuellement la République Dominicaine et Haïti. En 50 ans de conquête, ils ont réduit la population indigène de cette île de 100 000 personnes à 250. C'est un taux de dépopulation de 400 à 1. C'est comme réduire la métropole parisienne au contenu d'un petit stade de football.

Ensuite, ils sont passés en Amérique Centrale, chez les Aztèques. L'empire aztèque avait 25 millions d'habitants. La capitale, Tenochtitlán, était la plus grande ville du monde au XVIème siècle ; elle avait dix fois plus d'habitants que Paris à cette époque. Mais, au bout de 80 ans de conquête européenne, il ne restait plus qu'un million de personnes dans l'empire aztèque.

Puis, les Européens sont allés en Amérique du sud et ont réduit la population de l'empire inca de 10 millions à 1,3 million de personnes en moins de 100 ans.

La même histoire s'est répétée au pays qu'on appelle actuellement les Etats-Unis d'Amérique. Ses 5 millions d'habitants indigènes ont été réduits à 220 000 personnes au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

Et la même histoire s'est répétée en Amazonie. Les quelque 7 millions d'habitants indigènes en 1492 ont été réduits à 900 000 personnes actuellement.

Cela fait un total de 40 millions de morts, au bas mot. C'est le plus grand génocide de l'histoire. Certains disent que ce n'était pas délibéré et préfèrent blâmer les maladies contagieuses. Mais, affirmer cela, c'est ignorer les faits de l'histoire. Les européens ont dépeuplé des pays entiers, ont réduit leurs populations à l'esclavage, et les ont fait travailler à mort. L'historien officiel de la couronne espagnole, Gonzalo de Oviedo, a dit qu'il avait vu plus de morts cruelles que d'étoiles dans le ciel. Il appelait les hommes responsables de ces faits des « dépopulateurs ». Prenez la mine d'argent de Potosi. Cette mine a permis le démarrage du capitalisme mondial. Mais 4 personnes sur 5 qui travaillaient dans la mine de Potosi mourraient au bout d'un an. Et dans les mines de mercure de Huancavelica, l'espérance de vie du travailleur indigène moyen était de trois semaines. Les historiens estiment que 8 millions de personnes sont mortes dans ces mines. Voilà comment la population indigène de l'empire inca a été décimée.

Et cette conquête s'est poursuivie sans relâche jusqu'au XXème siècle. En 1960 et 1970, les experts du développement affirmaient que les Indiens d'Amazonie étaient des obstacles au progrès, qu'ils barraient la route au développement et qu'ils sortaient tout droit de l'âge de la pierre. Et on les a massacrés, coupés en morceaux à la machette, empoisonnés à l'arsenic sucré, ou avec des habits contaminés par des maladies contagieuses, jetés d'hélicoptères au-dessus de la forêt, ou simplement mitraillés. Au XXème siècle, en Amazonie brésilienne, 56 tribus ont été effacées de la surface de la terre, 56 cultures, langues, façons de voir le monde sont parties en fumée.

Il y a 20 ans, les experts du développement disaient que pour développer la forêt amazonienne, il fallait la vider de ses habitants indigènes et la raser pour en extraire les ressources. Ils disaient que les Indiens ne savaient pas utiliser leurs ressources rationnellement et que confisquer leurs territoires était économiquement justifié.

Comme étudiant en anthropologie, je trouvais cela inacceptable. Je décidai de réaliser la recherche que ma formation exigeait dans un endroit où un de ces projets de « développement » était en train d'être mis en oeuvre. Et c'est ainsi que je suis arrivé en Amazonie péruvienne en 1984, en provenance directe des faubourgs et des bibliothèques.

Je n'avais aucune expérience préalable de la forêt tropicale ni de ses habitants indigènes. Je voulais étudier comment les Indiens Ashaninca utilisaient leurs ressources pour montrer qu'ils les utilisaient rationnellement et méritaient donc le droit de posséder leurs territoires. Le but était de contredire les banques internationales du développement et d'essayer de leur faire changer de politique.

Les habitants Ashaninca du village où je me suis installé m'ont pris sous leurs ailes et m'ont montré ce qu'ils savaient de la forêt. Ils y cueillaient toutes sortes de nourriture, de matériaux de construction, de plantes médicinales, de cosmétiques et de teintures. J'ai rapidement vu que ces gens avaient une connaissance encyclopédique de leur milieu: ils connaissaient des plantes pour accélérer la cicatrisation des plaies, guérir la diarrhée, ou soigner le mal de dos chronique. Chaque fois que l'occasion se présentait pour essayer ces remèdes sur ma personne, j'en profitais pour constater que ce que ces Indiens disaient était certain. J'en vins donc à leur demander comment ils savaient ce qu'ils savaient sur les plantes. Leur réponse était énigmatique. Différents individus m'ont dit : «La connaissance à propos des plantes vient des plantes elles-mêmes. Nos ayahuasqueros, tabaqueros, ou chamanes, prennent de l'ayahuasca, une mixture hallucinogène, ou mangent du concentré de tabac, et communiquent dans leurs visions avec les essences communes à toutes les formes de vie, qui sont des sources d'informations ». Ils disaient que la nature était intelligente et communiquait avec les humains par les rêves et par les visions.

Je ne prenais pas au sérieux ce que ces Indiens disaient. D'ailleurs, d'après les critères de la connaissance, cela ne pouvait pas être vrai, puisque considérer qu'il y a de l'information vérifiable dans ses hallucinations est la définition de la psychose. C'était une impossibilité épistémologique. Et cela contredisait le but principal de ma recherche, qui était de démontrer que ces indiens utilisaient leurs ressources rationnellement.

Cependant, après plusieurs mois de recherches dans cette communauté, je me suis retrouvé un soir dans un village avoisinant ; je buvais de la bière de manioc avec des hommes, et on parlait de leur savoir à propos des plantes. Je leur ai demandé comment ils savaient ce qu'ils savaient. Un homme m'a dit: « Frère Jeremy, si tu veux connaître la réponse à ta question, tu dois boire de l'ayahuasca et

si tu veux je te montre ça à l'occasion ». Il a dit que c'était la télévision de la forêt et que cela permettait de voir des images et d'apprendre des choses.

Le Professeur Olievenstein a fait sa thèse sur le LSD. C'est un produit suisse, et il se trouve que j'ai grandi en Suisse. Alors, j'avais déjà essayé le LSD à plusieurs occasions quand les Ashaninca me proposèrent de boire de l'ayahuasca. Je pensais, à tort, que je savais à peu près à quoi j'avais affaire.

Plusieurs soirs plus tard, donc, je me suis retrouvé sur la plate-forme d'une maison tranquille avec cet ayahuasquero. Il a administré le breuvage amer et a commencé à chanter ses chansons, des sortes de boucles de mélodies légèrement dissonantes. Je me suis retrouvé entouré par des serpents énormes et fluorescents, complètement terrifiants, qui se sont mis à m'expliquer dans une sorte de langage télépathique des vérités pénibles à entendre à propos de ma personne. Ils m'ont dit : « tu n'es qu'un tout petit être humain ». Et je pouvais voir en les regardant que ce qu'ils disaient était vrai, que ma façon habituelle d'apercevoir la réalité, ce regard matérialiste et tridimensionnel, avait des limites très nettes, à commencer par sa présupposition que ce que mes yeux me montraient n'existait pas.

J'ai vu que mon regard habituel sur la réalité était d'une arrogance sans fond, à la suite de quoi j'ai dû me lever pour vomir. Le mot pour ayahuasca en Ashaninca est *kamaranki*, du verbe *kamarank*, « vomir ». J'ai enjambé les serpents fluorescents et j'ai fini par vomir des couleurs. Lorsque j'ai regagné le cercle où l'ayahuasquero chantait, je me suis trouvé précipité en dehors de mon corps, et, dans mes visions, je suis arrivé à des kilomètres au-dessus de la planète, qui était devenue toute blanche, toute petite. Et, quand le chamane a modifié son chant, je suis retombé dans mon corps et j'ai commencé à voir des centaines de milliers d'images, comme les nervures d'une main humaine et les nervures d'une feuille verte, qui se superposaient à toute vitesse ; elles avaient la même forme ; elles étaient faites de la même matière. J'ai vu tellement d'images qu'il était impossible de me les rappeler toutes. C'était comme être dans une machine à laver pendant trois heures.

Le lendemain, j'ai essayé de comprendre cette expérience. D'un côté, cela confirmait ce que mes consultants Ashaninca disaient : on peut prendre de l'ayahuasca avec un praticien pleinement formé - notez bien - et apprendre des choses. J'avais appris que j'étais tout petit et que j'appartenais à la nature. Mais, en même temps, c'était un peu trop : comment est-ce que je pouvais parler de cette expérience avec mes collègues et espérer qu'ils me prennent au sérieux ? L'ombre de Carlos Castaneda survola ma carrière naissante. Et je me suis dégonflé, j'ai tourné le dos à ce mystère. J'ai poursuivi pendant une année supplémentaire ma recherche sur les utilisations rationnelles que les Ashaninca faisaient de leurs ressources, puis je suis rentré dans mon université, j'ai écrit une thèse et je suis devenu un docteur en anthropologie.

Ensuite, j'ai commencé à travailler pour une organisation d'entraide et à promouvoir les droits territoriaux des peuples indigènes d'Amazonie. Ce travail m'a permis de retourner régulièrement en Amérique du sud et j'ai pu rencontrer des représentants de nombreux peuples indigènes, pas seulement Ashaninca, mais Huitoto, Bora, Aguaruna, Matsigenka, Shipibo, etc. Je profitais de ces rencontres pour leur demander comment ils savaient ce qu'ils savaient à propos des plantes. Et ils disaient *grosso modo* tous la même chose : nos ayahuasqueros, tabaqueros prennent leur mixture et dans leurs visions parlent avec les essences qui sont communes à toutes les formes de vie.

Alors, il y avait là un mystère. Voici des gens qui vivent dans le milieu biologique le plus diversifié

de la terre (entre 30 à 40 % de toutes les espèces vivantes se trouvent dans cette forêt), leur savoir botanique est maintenant largement reconnu par la science et l'industrie, il existe plus de plantes qui portent des noms en langue indigènes que des noms latins donnés par la science; lorsque les ethnobotanistes vont en Amazonie, ils engagent des chamanes indigènes et les suivent en prenant des notes. (Ils prennent aussi des échantillons qu'ils rapportent au laboratoire pour en breveter les ingrédients actifs, mais ça, c'est une autre histoire). Et pourtant ces peuples affirment qu'une partie de leur savoir à propos des plantes provient des hallucinations de leur chamanes. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?

A partir de 1993, j'ai commencé à mener une investigation sur cette question et, au bout de longs mois de lecture et de réflexion, j'ai commencé à voir qu'il y avait toutes sortes de correspondances entre ce que les chamanes disent à propos des essences communes à toutes les formes de vie, et l'ADN, la molécule informationnelle qui se trouve au coeur de chaque cellule de chaque être vivant, et dont la structure et la fonction ont été découvertes dans un laboratoire anglais il y a moins que 50 ans. Par exemple, les chamanes du monde entier associent ces essences ou ces esprits à une forme que les historiens des religions appellent *l'axis mundi*, l'axe du monde, et qui a la forme de deux lianes entrelacées, d'une échelle torsadée ou d'un escalier en colimaçon. Or, les scientifiques utilisent exactement les mêmes mots pour décrire la forme de l'ADN et cette forme est centrale à sa fonction ; c'est parce que la molécule en double hélice a la forme de deux brins complémentaires enroulés l'un autour de l'autre qu'elle peut être déroulée et faire faire des copies exactes d'elle-même. Cette forme permet à l'ADN d'être un support informationnel capable d'auto-duplication.

Les chamanes disent que l'axe du monde est d'une extrême longueur, si longue qu'elle permet de relier le ciel et la terre. Or une molécule d'ADN dans une cellule humaine est 10 atomes de large et 2 mètres de long; c'est un milliard de fois plus long que sa propre largeur. C'est comme un petit doigt qui s'étend de Paris à Los Angeles, toutes proportions gardées. Et si on pouvait extraire tous les brins d'ADN d'un corps humain et les mettre bout à bout, le fil s'étendrait sur à peu près 200 milliards de kilomètres. C'est équivalent à 70 aller-retour entre Saturne et le Soleil, de quoi embobiner la Terre 5 millions de fois.

Les chamanes disent que, pour guérir les maladies, il faut agir au niveau des essences. Les biologistes moléculaires et les chercheurs en médecine commencent à dire la même chose au niveau de l'ADN.

En associant ces deux regards, j'ai trouvé une intelligence dans la nature. C'est une idée que les chamanes proposent et que les biologistes confirment lorsqu'ils parlent de l'ADN comme texte par exemple. L'ADN n'est pas seulement un assemblage d'atomes, pas seulement un acide désoxyribonucléique ; c'est une sorte de texte, et les biologistes le séquentent comme tel. Dire que l'ADN n'est qu'un produit chimique, c'est comme dire que les oeuvres de Racine, Balzac, et Rimbaud ne sont que de l'encre sur du papier. C'est une déclaration vraie, mais qui ne dit pas grand chose sur ce qui est intéressant.

L'ADN communique son information au reste de la cellule par un système de codage qui ressemble fortement aux codes utilisés par les êtres humains, en ce que les éléments individuels n'ont aucun sens. Les quatre molécules qui sont les barreaux de l'échelle d'ADN, et auxquelles les scientifiques ont attribué les lettres A, G, C et T, ne signifient rien individuellement. Elles doivent être combinées par trois pour que le sens émerge. Le code génétique contient 64 « mots » de trois lettres, qui ont tous un sens, dont plusieurs de ponctuation : « *start* » et « *stop* ». Étrangement, jusqu'à la

découverte du code génétique dans les années 1960, ce genre de système de codage était considéré comme la preuve d'une intelligence ; jusqu'alors on croyait que seuls les humains utilisaient des codes où les signes individuels étaient dénués de sens. Mais il s'avère que chaque cellule au monde utilise un tel code. Il y a une unité symbolique sous-jacente à l'ensemble de la nature.

Et cette unité ne se limite pas au seul code génétique. Elle affecte chaque aspect connu de notre réalité physico-chimique. Les gènes humains sont très similaires à ceux d'une souris, d'un champignon ou d'un microbe. La biologie moléculaire dans son ensemble est une démonstration de la parenté profonde que nous avons avec toutes les autres espèces. Les peuples animistes et chamaniques relèvent cette parenté depuis des millénaires, alors que la science contemporaine ne commence qu'à découvrir sa manifestation physique. Oui, la science commence à prendre des couleurs animistes, sans même s'en rendre compte.

Actuellement, la biologie moléculaire arbore la double hélice comme le symbole des nouveaux guérisseurs. Mais ce motif est le plus vieux symbole de la vie et de la guérison au monde. C'est le signe des chamanes sur les cinq continents depuis des milliers d'années : le serpent entrelacé, l'échelle torsadée, l'*axis mundi*.

Un jour, peut-être, les biologistes seront d'accord de se réunir avec les chamanes indigènes, pour discuter de ces convergences.

J'ai écrit un livre qui s'intitule « *Le serpent cosmique, l'ADN, les origines du savoir* ». Il propose une hypothèse qui suggère qu'il est possible d'obtenir de l'information biomoléculaire dans la sphère hallucinatoire orchestrée par des chamanes indigènes.

J'ai récemment accompagné trois biologistes moléculaires en Amazonie pour essayer de vérifier cette hypothèse. Ils rapportèrent qu'ils virent, dans leurs visions, des molécules d'ADN, des chromosomes et de l'information vérifiable pertinente à leurs recherches en cours. Ils ont aussi dit que cette expérience avait modifié leur façon de regarder le monde.

Toutefois, il convient aussi de relever que l'ayahuasca jouit d'une popularité récente qui a mené à certains abus. Des individus peu formés se sont mis à administrer de l'ayahuasca mal préparée. Un spécialiste du peuple Huambisa m'a dit récemment : « Je vais te donner le point de vue Huambisa sur l'ayahuasca. Il y en a de deux sortes ; la première est utilisée surtout par les guérisseurs qui peuvent également être des *brujos* (sorciers). La seconde peut être utilisée par n'importe qui. La première sorte ne devrait pas être utilisée par la personne moyenne, sinon tu iras dans un monde que tu ne peux pas contrôler. C'est la sorte qui est épaisse, et il est nécessaire de la prendre avec un *curandero*. Parce que c'est lui qui s'occupe du contrôle. Si tu la prends tout seul, la plante te montrera des choses qui te feront mal. L'autre sorte sert à acquérir la vision, et quiconque peut en prendre. Alors, il faut d'abord savoir quelle sorte tu vas utiliser ; de toutes façons, il faut être accompagné. »

J'ai parlé avec plusieurs spécialistes indigènes. Ils affirment qu'il faut de longues années de pratique, jusqu'à 25 ou 30 ans, pour atteindre une vraie maîtrise de l'ayahuasca et pour être à même de l'administrer dans de bonnes conditions. Les bons ayahuasqueros sont donc rares. Ils disent aussi que l'ayahuasca n'a pas que des utilisations positives. Le savoir/pouvoir auquel il donne accès peut aussi bien être utilisé à des fins négatives que positives. Dans ce sens, les indigènes avec qui j'ai

parlé confirment tous la réalité de la sorcellerie.

A propos de l'ambivalence fondamentale des chamanes, l'anthropologue Alfred Métraux a écrit : « Sans son pouvoir négatif, le chamane n'aurait pas le pouvoir de soigner ».

Il s'agit donc de faire attention à qui l'on a affaire.

Il y a déjà des occidentaux qui ont payé au prix fort leur côtoiement du côté négatif de l'ayahuasca : malaises psychiques et physiques, dépressions aggravées, et même plusieurs suicides. Un homme m'a dit à propos des séances d'ayahuasca qu'il a vécues et qui étaient mal administrées : « Je me suis senti réduit en miettes, comme si mon psyché avait été démonté mais pas reconstruit. » Cette homme a fini par se suicider deux ans et demi après cette expérience -- il souffrait déjà de dépression récurrente avant s'approcher de l'ayahuasca.

Par ailleurs, il y a également de nombreux cas où des ayahuasqueros utilisent leur charisme pour séduire des clientes femmes.

Les plantes chamaniques sont des outils puissants, et il convient de les utiliser avec prudence.

En conclusion, il existe plusieurs manières de comprendre la réalité. Après 500 ans de génocide, de violence et d'incompréhension, il devient clair qu'au lieu de tuer les gens, ou de les ridiculiser, ou de chercher à les convertir, ou de les ignorer, il y a du savoir à gagner et de la dignité à regagner, en parlant avec eux d'égal à égal. Il en va de la diversité de l'humanité. Chaque fois qu'une langue ou qu'une culture meurt, une façon de penser disparaît, et la diversité de la conscience humaine s'appauvrit.

Il semble important de pouvoir apprendre une autre façon de savoir, comme une deuxième langue – ce qui n'est pas une tâche facile. Travailler avec deux logiques exige une honnêteté impeccable. Mais, lorsqu'on possède une autre manière de connaître, on dispose d'un outil supplémentaire pour saisir la réalité. Cela permet de revoir les choses d'un autre angle et d'avoir une compréhension plus riche du monde.

Maintenant, il y a deux mondes à l'intérieur de ma tête, et ils peuvent se parler. Ils ne sont plus séparés. Ensemble, ils forment un monde plus grand. Ce n'est pas de la schizophrénie, mais du bilinguisme, du bi-cognitivism. Maintenant que je dispose d'un autre angle, je vois plus de sens dans le monde, et également plus de mystère.

***Toxicomanie et devenir de l'humanité***, sous la direction du **Pr Claude Olievenstein**

© Odile Jacob, 2001